

EDITORIAL

C'est avec un numéro plutôt volumineux que nous engageons la période qui nous mènera au prochain congrès de l'Association française de sociologie de 2021. Tout se passe comme si les échanges que nous avons eus lors de ce huitième congrès avaient dynamisé nos ardeurs respectives pour promouvoir l'histoire de la sociologie.

Aussi vous avez été nombreux.es à nous proposer des textes. Nous avons fait le choix de n'en réserver aucun pour le numéro du printemps 2020, faisant le pari que vous serez toujours aussi prompt.e.s à collaborer à la prochaine édition.

Mais revenons à ce neuvième numéro. D'abord, Matthieu

Béra nous propose un compte rendu des travaux du dernier congrès d'Aix-en-Provence dont il pointe les enseignements. Jean-Paul Laurens nous rend compte de la table ronde qui s'y est tenue sur les 60 ans des sciences de la société à Aix-en-Provence tandis que Sébastien Zerilli a souhaité nous présenter sa lecture de l'ouvrage de Christian Jacob *Des Mondes lettrés aux lieux de savoir* (2018).

Viennent ensuite des annonces de séminaires, de colloques et de publications, passés ou à venir, dont il faudra bien sûr rendre compte dans notre dixième numéro : à bon entendeur, salut !

Enfin pas moins de trois portraits de sociologues sont présentés. Celui d'Eugène de Roberty par Alexandre Gofman, qui l'avait cité à Aix pendant sa communication. Celui d'Henri Raymond rédigé par Dan Ferland-Bechmann sous la forme d'un témoignage. Et celui de Georges Grainai (qui joua un rôle pionnier dans le développement de la sociologie aixoise au tournant des années 1950 et 1960) écrit par Pierre Lassave.

Nous profitons de cet éditorial pour vous dire que le nouveau bureau œuvre à satisfaire les

engagements pris lors de l'Assemblée générale du 29 août 2019. La série complète de notre *Bulletin d'histoire de la sociologie* est désormais téléchargeable à partir de la page d'accueil du RT 49 sur le site de l'Afs. Enfin, ainsi que nous l'avions évoqué lors de l'AG à Aix-en-Provence, les Premières Rencontres en histoire de la sociologie auront lieu à Toulouse, à l'Université Jean-Jaurès, les 12 et 13 mars 2020 sur la question des archives. Le programme sera prochainement diffusé au sein du réseau.

Le bureau

SOMMAIRE

Editorial	p. 1
Actualités	pp. 2-5
Compte-rendu	pp. 6-7
Annonce	p. 8
Appel à recension	p. 9
Focus	pp. 10-11
Témoignage	pp. 12-13
Portrait	P. 14

Envoi des propositions
au bureau :

Compte rendu d'une demi-page : 320 mots ou 2 000 signes ; d'une page : 800 mots ou 4 900 signes.

Focus ou Portrait d'une page : 675 mots ou 4 200 signes



Le RT49 au VIII^e Congrès de l'AFS

ACTIVITES

Les 5 sessions d'histoire de la sociologie du congrès d'Aix en Provence. Notre groupe a pu organiser 5 sessions pour 18 intervenants (une seule absente) avec des communications de 20 minutes, auxquelles s'ajoutaient 10 minutes de questions et discussions très profitables (cf. tableau ci-dessous).

Classer, reclasser, déclasser : l'histoire de la sociologie au prisme du thème du congrès.

Le thème général du congrès a inspiré certains intervenants (7 sur 18). Ainsi, Sébastien Zerilli a-t-il interrogé la catégorie « sociologie » à l'intérieur de la célèbre collection *Que Sais-je ?* créée en 1941. Il nous a montré toute la difficulté de classer les ouvrages de « sociologie » dans ce vaste espace éditorial. Martin Strauss a réfléchi quant à lui aux réceptions de la théorie des catégories, tandis que Victor Collard se demandait comment classer les clas-

seurs, notamment Bourdieu qui, d'une main, ne se privait pas d'objectiver les positions des agents et de l'autre refusait d'être classé ou rattaché à un courant – durkheimien, marxiste, etc. Jean-Paul Laurens nous a présenté la théorie des castes de Bouglé, des institutions classantes s'il en est, pour aborder le séjour du jeune sociologue à Montpellier, puisque c'est à cette époque, autour de 1900, qu'il rédigea ses travaux sur la question. Alexandre Gofman nous a montré que les classiques Comte et Marx étaient inclassables : enrôlés dans un sens objectiviste par certains, aussi bien que subjectiviste par d'autres. Jean Ferrette s'est interrogé sur les difficultés des classer les études marxistes ou marxiennes, se risquant à quelques comptes bibliométriques délicats. Matthieu Béra a réfléchi aux moyens de classer les références *De la Division du travail social* dans les catégories des cotations locales de la bibliothèque d'étude de l'École normale supérieure, dans le but d'objectiver les origines disciplinaires des sources de Durkheim.



NOM THEME DE LA COMMUNICATION

M. Béra	Disciplines des références de la <i>DTS</i> d'après les catégories de la bibliothéconomie de l'ENS
V. Collard	Le classement des classeurs : biais scolaire ou pratique féconde d'une sociologie des œuvres ?
M. Consolim	Les échanges et rapports intellectuels France-Brésil, entre 1908 et 1938
A. Dabila	La guerre et la violence : impensées de la sociologie des religions des durkheimiens ?
S. Dufoix	Plaidoyer pour une histoire mondiale de la sociologie
J. Ferrette	Etudes marxistes et études marxiennes en France depuis 1950
D. Foufoulas	Influence de Saint Simon sur Durkheim et notamment dans sa théorie de l'éducation
A. Gaghi	Réception de l'école roumaine de sociologie dans les revues francophones avant 1940
A. Gofman	Les Comte et Marx objectiviste/subjectiviste dans l'interprétation de l'école russe de sociologie
S. Guth	L'interaction : méthode d'analyse à Chicago (années 30)
P. Lassave	De la religion au religieux en quelques dates, de 1822 à nos jours
J.-P. Laurens	Bouglé à Montpellier et la sociologie des castes
C. Gourdeau / A. Rabaud	Naissance difficile du champ des relations interethniques dans la sociologie française
J. Santiago	Les catégories wébériennes pour comprendre le nationalisme
M. Strauss	Réception de la théorie durkheimienne des catégories
A. Tobangu	Naissance et développement de la sociologie au Congo depuis 1973
N. Vahabi	Origine des flux migratoires
P. Vannier	Les catégories dans l'écriture de l'histoire de la sociologie
S. Zerilli	La sociologie dans la collection <i>QSJ</i> ? depuis 1950

Manière de raconter ou de faire l'histoire la sociologie.

L'histoire de la sociologie est forcément une affaire de narration (cf. Ricoeur). Dans cette optique, Patricia **Vannier** a comparé les récits français de cette histoire de la sociologie dans une série de manuels français, démontrant que les perspectives dépendaient des contextes et des époques. Il est clair que l'histoire de la sociologie évolue avec le temps. On peut espérer qu'elle gagne en densité et en complexité, en subtilité. Stéphane **Dufoix** s'est interrogé sur les spécificités nationales propres à l'histoire de la sociologie et sur les possibilités de réaliser, en collectif et dans une équipe internationale, une histoire mondiale de la discipline. Une histoire de *La sociologie* : tout était déconstruit dans son intervention qui voulait nous inviter à interroger et décentrer notre représentation européenne et occidentale de l'histoire de la sociologie. De son côté, Alexis **Tobangui** nous a proposé une histoire nationale de la sociologie congolaise, ne niant pas les influences occidentales, bien au contraire. Aude **Rabaut** et Camille **Gourdeau** nous ont raconté, à travers les articles de spécialistes qui les mettent en récit, les histoires de la difficile naissance d'une sociologie des relations interethnique en France, dont la dénomination continue de poser problème. A son tour, Pierre **Lassave** a proposé une manière assez poétique de faire l'histoire de la sociologie du religieux, par dates clés. A l'ordre (arbitraire) alphabétique, il a substitué l'ordre chronologique justifié pour donner à voir un abécédaire chronologique.

Vers une internationalisation de l'histoire de la sociologie ?

Il est clair aussi que l'internationalisation de notre réseau, à l'origine non

NOM	PAYS D'ORIGINE
M. Béra	France (Bordeaux)
V. Collard	France (Paris)
A. Dabila	France (Lyon)
S. Dufoix	France (Paris)
J. Fermette	France (Strasbourg)
C. Gourdeau	France (Paris)
S. Guth	France (Strasbourg)
P. Lassave	France (Paris)
J.-P. Laurens	France (Montpellier)
A. Rabaud	France (Paris)
P. Vannier	France (Toulouse)
S. Zerilli	France (Paris)
A. Gagli	France/Roumanie
N. Vahabi	France/Iran
M. Consolim	Brésil
D. Foufoulas	Crête
A. Gofman	Russie
J. Santiago	Espagne
M. Strauss	Autriche
A. Tobangui	Congo

intentionnelle (bien que certains d'entre nous appartiennent à l'AISLF ou à l'AIS), lui donne une physionomie toute particulière qui ne laisse pas de nous surprendre. On connaissait A. **Gofman** (de Moscou) qui nous a parlé des manières dont on a

pu « tordre » Comte et Marx. On connaissait également Nader **Vahabi**, spécialiste de l'Iran, qui nous parla des origines des migrations internationales. On connaissait aussi Marcia **Consolim**, du Brésil, qui a évoqué les échanges intellectuels entre son pays et la France entre 1908 et 1938. 55 professeurs ont donné des cours de sociologie à Rio pendant la période, dont certains sont très célèbres. Mais on n'avait pas encore reçu dans le réseau Dimitris **Foufoulas**, coéditeur scientifique avec Myron Achimastos, *De la Division du travail social* chez Garnier (2018) venu de Crête pour nous parler de l'influence de Saint Simon sur Durkheim. On ne connaissait pas non plus A. **Tobangui**, du Congo, qui nous a dressé un portrait des développements institutionnels de l'enseignement de la sociologie dans son pays, très soumis aux spécificités du régime politique. On a pu trouver la confirmation, ô combien importante, que la sociologie est une science camérale qui ne laisse pas indifférent les pouvoirs politiques qui tentent de la développer, de l'étouffer ou de la contrôler, c'est selon.

Nous avons parfois près de la moitié des membres présents aux sessions du RT (intervenants ou auditeurs libres) qui venaient d'ailleurs que de la France, mais qui firent tous, merci à eux, l'effort de communiquer dans notre langue (cf. tableau joint).



Le RT49 pendant la communication d'Andrei Gagli (session 5 animée par S. Guth)

Le RT49 au VIII^e Congrès de l'AFS (suite)

Notre réseau en partie international semblait illustrer l'appel de S. **Dufoix** pour une histoire mondiale de la sociologie. Vaste question qu'il nous a exposée, à laquelle nous allons devoir nous confronter dans les années à venir. Le réseau est certes relié à l'AISLF (via P. **Vannier** qui a la double casquette de responsable du CR II par exemple), à l'AIS (via P. **Vannier** encore, mais aussi S. **Dufoix** et M. **Consolim**). Mais il contient à présent en son sein une diversité de nationalités.

histoire (émergence, développement) d'un champ de la sociologie (ici celui des relations interethniques), avec les difficultés propres à la France, liées à son contexte idéologique (à relier avec la semi plénière dans laquelle François Héran a évoqué les problèmes rencontrés pour faire des enquêtes nationales « ethniques »). L'histoire des champs pourra être, à coup sûr, mise à l'agenda de notre RT et elle sera l'occasion d'inviter des collègues d'autres réseaux. L'histoire de la sociologie,



Matthieu Béra anime la discussion suite à la communication d'Alexis Tobangui lors de la session 3.

Voies de ramifications de l'histoire de la sociologie.

On a pu explorer aussi quelles voies emprunter pour renouveler l'histoire de la sociologie. On peut la saisir par l'analyse d'une méthode (l'observation) liée à un concept : Suzie **Guth** est revenue sur les premières enquêtes de Chicago sur l'interaction sociale, avec William Foote Whyte. P. **Lassave**, de son côté, a proposé de nous faire voyager dans le temps en considérant la bascule de la notion de religion à celle de fait religieux. A. **Rabaud** et C. **Gourdeau** ont quant à elles analysé ce qui pourrait se systématiser à grande échelle : une

enfin, peut se faire par d'autres voies : à travers les notions, en les considérant comme des ressources et en cernant leurs angles morts. Ainsi **José Santiago** (Espagne) a-t-il utilisé les catégories wébériennes pour comprendre le nationalisme. Dans la même optique Antony **Dabila** s'est demandé pourquoi la violence et la guerre étaient restées des impensés (pense-t-il) de la sociologie religieuse de Durkheim et Mauss. Il est vrai que Mauss reconnut tardivement que les durkheimiens étaient passés à côté de la violence contemporaine de l'Europe, se focalisant sur les populations non-européennes et ancestrales.



8^{ÈME} CONGRÈS DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE

AIX-EN-PROVENCE

27-30.AOÛT.2019

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Jeudi 29 août 2019

Renouveau du RT.

Notre réseau se renouvelle pour notre plus grand plaisir : quelques doctorants ont assisté à toutes nos sessions, laissant entendre que l'histoire de la sociologie attirait du sang neuf. C'est une espérance. Ainsi, S. **Zerilli**, ayant en cours une thèse sur la sociologie dans la collection *QSJ* ? (Histoire de l'édition de vulgarisation en sciences humaines et sociales : la sociologie et la collection "Que sais-je ?" des Presses universitaires de France) intègre-t-il notre bureau. M. **Strauss** (lui aussi du Centre Halbwachs), qui réalise une thèse sur Simmel et Bouglé (Neo-Kantianism and Sociology. Comparing German and French Academic Fields, 1870-1930), nous apporte des nouvelles fraîches d'Allemagne (Association allemande de sociologie, domaine de la *Geschichte der Soziologie* en cours d'institutionnalisation) ; V. **Collard** (Centre européen de sociologie et de science politique), avec une thèse sur Bourdieu (Spinoza et Bourdieu :

une réconciliation en acte de la philosophie et des sciences sociales), travaille sur la délicate question des emprunts d'auteur à auteur (ici, de Bourdieu à Spinoza). Bonnes chances à eux trois ! Les membres « seniors » ou « confirmés » du réseau seront toujours à leur écoute et suivront leurs travaux avec plaisir.

Bilan et orientations

Notre Assemblée générale s'est déroulée le jeudi, dans la continuité de la 5^e et dernière session, en faisant le pari (réussi) que nous aurions un public captif. On y a discuté de la visibilité de notre réseau, *via* un éventuel « carnet Hypothèses », une sorte de blog à tenir régulièrement, qui ferait le lien continu entre les membres du réseau et constituerait la matière pour nous tenir ensemble informés, entre la parution de nos *Bulletins* semestriels et le déroulement des congrès et inter-congrès.

A été discutée la question d'un thème pour l'inter-congrès : interrogeant la catégorie même de notre RT (qu'est-ce que l'histoire de la sociologie ?, quel est son périmètre,



Une assistance attentive lors des communications des sessions 3 et 4 du mercredi.

son épistémologie, sa méthode ?), ou encore le rapport à la sociologie de la sociologie (M. Consolim), en thématisant éventuellement ces interrogations autour d'une notion (l'interaction, selon S. Guth), ou la question du rapport disciplinaire (histoire et sociologie, selon D. Foufoulas).

Il a émergé l'idée de réunir à Paris, de temps à autres, les membres du RT qui le souhaitent à la Maison Auguste Comte, grâce à nos liens avec elle *via* le Césor de l'Ehess. Ce serait l'occasion de discuter d'un thème, d'un papier en cours, d'une enquête. Voire de préparer un dossier pour une revue, etc.

Enfin, bienvenus à Stéphane Dufoix, professeur de sociologie à Nanterre, membre senior de l'IUF) et Sébastien Zerilli (doctorant, centre Halbwachs) pour leur intégration au bureau du RT 49 Histoire de la sociologie.



Jean-Paul Laurens anime la première session du congrès dans laquelle communiquent Patricia Vannier, Sébastien Zerilli et Stéphane Dufoix. Le nouveau bureau du RT 49 presque au complet ! Manque le photographe : Matthieu Béra.

60 ans de sociologie à Aix-en-Provence

COMPTE-RENDU



Faculté de droit et faculté des lettres d'Aix-en-Provence. Bâtiment Pouillon 1956 (Source Ina)



Lors du VIII^e congrès de l'AFS, nos collègues du Département de sociologie d'Aix-Marseille ont fêté les 60 ans des sciences de la société à Aix-Marseille Université (1958-2018). Trinh Van Thao, Nicole Ramognino, Roger Establet, Danielle Bleitrach, André Donzel et Pierre Vergès sont venus témoigner de leurs années aixoises et répondre aux questions de nos collègues Constance De Gourcy et Philippe Vitale.

Ce fut l'occasion d'apprendre que les premiers enseignements de sociologie furent donnés par Georges Granai (1923-1981) qui fut un sociologue orienté vers les problématiques relatives au développement urbain (cf. le portrait rédigé par Pierre Lassave, pp. 10-11).

Force nous fut également de constater que la majorité des témoins du jour étaient à l'origine des chercheurs Cnrs, notamment D. Bleitrach, N. Ramognino, A. Donzel et P. Vergès pour lesquels le travail de terrain était essentiel. Cette situation n'est pas sans rappeler les témoignages des pionniers de la sociologie toulousaine réunis par Patricia Vannier en 2018 (cf. *BHS* n° 5, 2017, p. 7). Une génération de sociologues procédant à de mul-

tiples enquêtes en liens directs avec les questions sociales, industrielles et urbaines du moment.

Ces anciens n'ont pas manqué de rapporter l'ambiance de l'époque et notamment les relations avec la Faculté de droit et d'évoquer la fameuse grille qui séparait les Facultés de droit et de lettres notamment en 1968.

Leurs témoignages furent aussi l'occasion de rappeler une pratique pédagogique singulière : les cours en duo dont ils semblent avoir gardé un excellent souvenir. R. Establet enseignait avec Roger Benoliel, N. Ramognino avec Michèle Pagès...



A les entendre, il y aurait eu trois phases dans le développement de la sociologie à Aix-en-Provence. D'abord la période Granai et les années 60 où se pratiquaient volontiers une anthroposociologie et une pluridisciplinarité de fait. Ensuite le recrutement au début de la décennie 70 de Sylvia Ostrowetsky puis en 1975 de R. Establet. Ce dernier ouvre une seconde phase où le marxisme d'une part et la macrosociologie (plutôt quantitative) d'autre part renouvellent la formation. Enfin, troisième phase, l'arrivée dans la décennie 90 de Jean Peneff et un peu plus tard de Pierre Fournier, pour lesquels l'observation et les enseignements de l'Ecole de Chicago constituent une ressource essentielle.

Saluons cette initiative même si la forme du témoignage adoptée n'a pas toujours permis aux auditeurs de capter la chronologie précise des faits rapportés. Mais tel n'était pas l'objectif. Cet échange est allé dans le sens d'une sensibilisation aux histoires locales de la sociologie et espérons qu'elle éveillera la curiosité de quelques sociologues. A l'évidence, il y a, à Aix-en-Provence, une étude de cas à entreprendre et qui attend son historien.

Jean-Paul Laurens

De gauche à droite :
C. de Gourcy, Trinh Van Thao,
N. Ramognino, R. Establet, D.
Bleitrach, A. Donzel, P. Vergès
et P. Vitale.



Des Mondes lettrés aux lieux de savoir

COMPTE-RENDU

Les textes de ce recueil balisent un itinéraire de recherche. S'il est ici question de la bibliothèque d'Alexandrie aussi bien que des *digital humanities*, il n'y a, dans ce parcours, aucune bifurcation. Tout au contraire, cette trajectoire témoigne de la systématisation d'un regard. Ici, plus que la somme des réflexions que l'ouvrage contient, c'est la cohérence d'une même perspective intellectuelle qui frappe.

Elle a conduit l'auteur, antiquisant de formation, à entreprendre une histoire et une anthropologie des pratiques savantes. L'expression « lieux de savoir », qui a donné leur titre à deux forts volumes dirigés par Christian Jacob (*Les lieux de savoir*, Paris, Albin Michel, t. 1 : *Espaces et communautés*, 2007 ; t. 2 : *Les mains de l'intellect*, 2011), en condense les objectifs et les enjeux.

L'auteur, qui écrit cet ouvrage cette fois en son nom propre, considère les savoirs comme « *les produits d'un travail aux multiples formes, réalisé par différents acteurs, dans des lieux, avec les objets et les instruments les plus divers* » (p. 336). Jamais l'activité intellectuelle ne se réduit à un pur exercice de l'esprit, avance-t-il. Toujours, le mouvement des idées prend forme. Les livres font ainsi partie de la large gamme des supports sur lesquels les connaissances s'inscrivent, et grâce auxquels elles prennent en quelque sorte vie. Un texte, avec ses caractéristiques matérielles, ses spécificités formelles et ses particularités typographiques, est un des nombreux artefacts qui permet au savoir de s'objectiver. De plus, l'éla-

laboration, la circulation et la transmission du concept le plus abstrait implique d'avoir intégré des codes et nécessite de maîtriser des techniques. La dialectique question-réponse, au fondement d'un échange entre professeur et élève, se fonde ainsi sur le respect de certains rôles et parfois la perpétuation de certains rites.

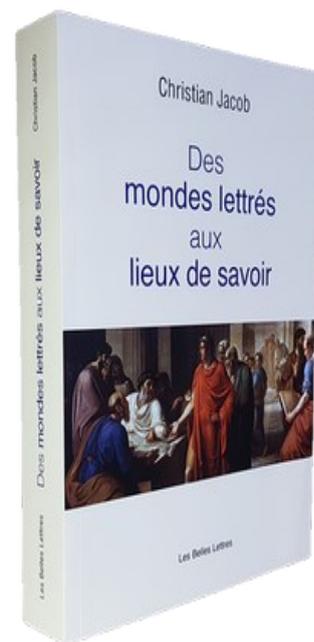
Un « lieu de savoir », au sens où l'entend l'auteur, peut être un espace aussi bien qu'un objet. Il peut avoir une matérialité physique aussi bien qu'une consistance sociale. Il peut s'inscrire sur une carte géographique tout autant qu'institutionnelle. Il peut être fixe et monumental, ou mobile et maniable, individuel ou collectif. Une bibliothèque, une fiche, un bureau, un laboratoire, un livre, un banquet sont autant de lieux de savoir. Par-delà l'hétérogénéité de leurs caractéristiques respectives, ils ont tous en commun d'impliquer des usages, d'entretenir des croyances, de mobiliser des représentations, d'orchestrer des discours, de maintenir des routines. Ils éclairent l'ordinaire de ce que l'auteur appelle des « mondes savants » et révèlent de leurs occupants le portrait de patients travailleurs des savoirs plutôt que l'image de glorieux producteurs de concepts.

S'interroger sur les implications concrètes de « L'art de lire » (pp. 259-281), insister sur les aspects physiques de « l'ergonomie du travail intellectuel » (p. 324) ou bien tenter d'identifier des « pragmatiques de l'écrit » (p. 339) propres à la rédaction de textes spécifiques, n'implique pas de verser dans une histoire anecdotique ou pittoresque des idées. Les articles ici réunis enclenchent d'abord chez leur lecteur une interrogation réflexive. Plus profondé-

ment encore, les notations les plus factuelles du recueil voisinent avec des interrogations les plus aigües. Manipuler un livre, déambuler dans une bibliothèque, échanger dans le cadre d'un séminaire avec un maître ou un collègue, renvoie toujours à des définitions et des représentations singulières du travail intellectuel. « Qu'est-ce que chercher ? » se demande d'ailleurs significativement Christian Jacob en conclusion (pp. 415-435).

Si plusieurs concepts de la sociologie sont mobilisés au fil des pages, on mesure la richesse des réflexions de l'auteur pour appréhender différemment le passé de la discipline. Trop souvent réduite à l'exégèse érudite d'un chapelet de concepts dont la succession indique la trame chronologique, l'histoire de la sociologie gagnerait à être spatialisée et matérialisée dans ses propres lieux de savoir, en considérant le foisonnement de leurs types et la diversité de leurs échelles. Tout autant qu'il balise l'itinéraire d'un chercheur, cet ouvrage ébauche donc de vastes pistes de travail. Le *Bulletin d'histoire de la sociologie* n'a pas d'autre vocation que de se faire l'écho de leurs explorations.

Christian Jacob, Des mondes lettrés aux lieux de savoir, Paris, Les Belles Lettres, 2018, 451 pages.



Sébastien Zerilli

ANNONCES

Généalogie des sciences sociales du religieux

L'objet de ce séminaire collectif, organisé par le CéSor en coopération avec la Maison Auguste Comte, est de contribuer à une réflexion d'ensemble sur l'émergence, entre 1820 et 1920, des sphères disciplinaires (anthropologie, littérature, philosophie, sociologie, sciences politiques) en charge du social, qui se sont diversement confrontées au problème objet religieux. C'est un travail « généalogique » qui a pour but d'éclairer nos pratiques intellectuelles, souvent devenues myopes dans leurs finitudes, pour mieux faire saisir les logiques d'ensemble d'une histoire globale des sciences sociales. Les séances du séminaire sont organisées en deux modules complémentaires de 2 heures chacun (15h-17h, 17h-19h). La démarche collective, suivant un cycle de deux ans au moins, a vocation à s'intégrer dans le projet d'ensemble mené au CéSor sur l'histoire des sciences sociales au prisme du religieux en ses acceptions interculturelles, objet du colloque en préparation pour 2021.

I. La sociologie religieuse de Durkheim avant les *Formes* (1879-1895)

En réponse aux attaques du polémiste catholique Simon Deploige, Durkheim écrivit en 1907 qu'il avait eu une « révélation » en 1895, et qu'il avait dû reprendre à nouveaux frais tous ses travaux antérieurs. 1894/1895 est la date de son premier cours de sociologie religieuse, perdu. À l'occasion de ce séminaire, on se propose de le recomposer à partir des nouveaux matériaux amassés depuis une dizaine d'années : cours de sociologie criminelle de 1893, emprunts de Durkheim dans les bibliothèques depuis ses études à l'École normale supérieure, cours de Bordeaux en général, références bibliographiques de sa thèse soutenue en 1893. Le but est de revenir en arrière, d'essayer de reconstituer ses cheminements, ses « tâtonnements » comme il le disait lui-même, qui l'ont mené à placer le religieux

au cœur de son entreprise de fondation de la sociologie, et cela bien avant la parution des *Formes élémentaires*.

II. Religions et utopies sociales au risque de l'« écriture » (1850-1900)

La période postrévolutionnaire est, comme disait Tocqueville, le temps des « sociétés imaginaires », des grandes utopies sociales qui forment le terreau de la tradition sociologique, de Saint-Simon et Comte jusqu'à Durkheim et Weber, lesquels instaurent la sociologie comme champ d'étude et « troisième culture », à côté des sciences de la nature et de la littérature. Pourquoi les reconstruteurs de société font-ils retour au sacré ? Pourquoi tant de résurgences religieuses après les commotions révolutionnaires ? En quoi et jusqu'où les penseurs de la société puisent-ils au répertoire traditionnel du christianisme ? Comment peuvent-ils le faire en contexte d'éclectisme et de relativisme sceptique face à la diversité des religions ? Y-a-t-il, en somme, un « âge théologique de la sociologie » comme l'a prétendu François-André Isambert à propos de Buchez, et qu'entend par « théologie » à l'âge de formation des sciences morales puis sociales ? En considérant la tension créatrice au croisement du catholicisme et du positivisme scientifique, on s'intéressera aux formes de discours théoriques et littéraires consacrées à la « comédie » des hommes s'efforçant de faire communauté. Le cœur de la réflexion sera de savoir ce que, pour les protagonistes de tous bords, veut dire « littéraire » dans une perspective d'analyse de la société. Littéraire au sens restreint des « belles lettres », ou bien littéraire au sens large de la production des traités et des écrits analytiques aux fondements des sciences sociales ? Enfin, la référence professionnelle peut-elle adéquatement qualifier le littéraire, et permettre, par exemple, de parler de littérature « catholique » ?

Séminaire proposé par Dominique Iogna-Prat, Pierre Lassave, Matthieu Béra et Alexandra Delattre.

Calendrier des séances :

Jeudi 7 novembre 2019

Jeudi 28 novembre 2019

Jeudi 9 janvier 2020

Jeudi 23 janvier 2020

Jeudi 27 février 2020

Jeudi 26 mars 2020

Jeudi 7 mai 2020

Jeudi 4 juin 2020

APPEL A RECENSION !

GENÈSES
Revue de philosophie et de théologie

Varia
116

Belin

Les Études Sociales
N° 169 1^{er} trimestre 2019

Enquête 59-5) **argent** + **compétences**
de la **Condition Ouvrière**

Consommer et compter :
enquêtes sur la consommation au XX^e siècle

Les Études Sociales
N° 167-168 1^{er} et 2^e trimestre 2018

Édouard Fuster (1869-1935)
et la construction de l'Etat social

LE BORD DE L'EAU COMMUNIQUE DE PRESSE - SEPTEMBRE 2018
www.editionslebord.com - www.lawebto.be

LOUIS-VINCENT THOMAS
PASSEUR DE FRONTIÈRES
PRÉLUDE (pt)

LE BORD DE L'EAU - www.editionslebord.com
FORMAT : 16,5 x 23 cm - 201 p. - 26 €
ISBN : 9782800282022
COLLECTION « ANAMNÈSE »
EN LIBRAIRIE EN SEPTEMBRE 2018 (FIN AOÛT 2018)

Plus de vingt ans après sa disparition, nous proposons d'éclairer un retour sur l'œuvre fondatrice de ce premier pluriel et insaisissable. Par la rencontre des deux générations – nous disons confondus – qui lui ont succédé, ce hommage vise à prévenir les oublis de son héritage et la compression de sa personnalité, de son itinéraire et de ses recherches. Le présent ouvrage étant tel que des contributions inédites et documentées le parcourent, se prêtent et colligent, mais aussi à s'offrir et à ceux qui, sans l'avoir connu, pourront à leur manière les découvrir que l'anthropologie a connus.

LES ÉDITIONS DE L'ÉPIQUE - BRUXELLES, BELGIQUE - 02 477 21 49

PRESTIMPE 2020

20 ans

N° **34** **REVUE D'HISTOIRE DES SCIENCES HUMAINES**

Chemins de traverse
—
Nouveaux lieux, nouveaux chantiers

ÉDITIONS DE LA CRÉATION

Pierre Lassave

La sociologie des religions
Une communauté de savoir

Éditions EHESS

JOURNÉE D'ÉTUDES
TEMOS, Temps Morale, Sociétés
ÉCRIVAINS 2019

JEUDI 17 OCTOBRE | 9H45-18H

Premières lectures
et premières traductions
des *Principes de psychologie*
de William James

SALLE BLEUE DE LA MAISON DES SCIENCES HUMAINES (MSH)
LE MANS UNIVERSITÉ
Avenue Olivier Messiaen 72085 - LE MANS cedex 9

Le Mans Université | temos | SPESH

Sous la direction de
Suzie Guth
et Roland Pfefferkorn

Strasbourg,
creuset des sociologies
allemandes et françaises

Max Weber, Georg Simmel,
Maurice Halbwachs, Georges Gurwitsch...

L'Harmattan
LOGIQUES SOCIALES

COLLOQUE • STRASBOURG • 23-24 OCTOBRE 2019

L'ÉCLAT ET L'ÉCART
En chemin avec les juifs d'Alsace et de Lorraine

Passages Adapes | Grand Est | Université de Strasbourg

FOCUS

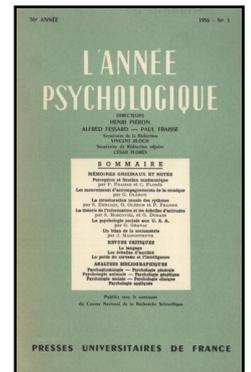
Georges GRANAI (1922-1981)

Lors d'une table ronde qui fit amphithéâtre comble sur les 60 ans de la sociologie à Aix-en-Provence (congrès de l'AFS d'août 2019, cf. *BHS*, n° 9, p. 4), il fut fait mention avec insistance de Georges Granai, le charismatique fondateur du département de sociologie de la faculté de lettres et sciences humaines. Un pionnier tombé dans l'oubli à l'exception d'un livre d'hommage *post mortem* qui date de 1985 et dont on s'étonne qu'il ne retrace même pas son parcours. En l'absence d'archives universitaires, je remercie Laure Granai, sa fille, de m'avoir fourni les éléments biographiques qui suivent.

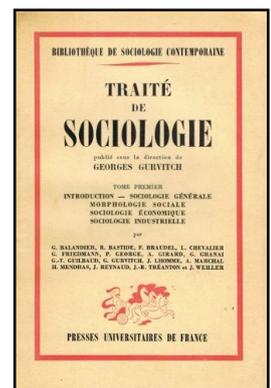
Georges Granai est né en 1922, à Carrare en Italie où il fit un début de scolarité avant de migrer vers Nice pour poursuivre ses études jusqu'au baccalauréat. Il fait de brillantes études de philosophie (avec certificat de sociologie) à la faculté d'Aix où il soutient un mémoire sur la « personne et le jugement » qui lui vaut le prix Marcel Raybaud en 1944. Au sortir de la guerre, il obtient en 1945 un certificat d'ethnologie à la faculté de sciences de Paris où il se lie avec l'anthropologue André Leroi-Gourhan et devient son assistant au Musée de l'Homme (Centre de formation aux recherches ethnologiques) et à la faculté de lettres de Lyon (chaire d'ethnologie coloniale). Attaché de recherche au CNRS en 1952, il se distingue par ses premiers écrits comme épistémologue des sciences humaines alors en pleine redéfinition. Dans le droit fil de la quête du « fait social total » de Marcel Mauss dont il reprend avec d'autres l'héritage, il fait état des limites heuristiques du cloisonnement naissant entre ethnologie et sociologie et entre approches dynamistes et structurales. Se rappro-

chant de Georges Gurvitch, il contribue avec le linguiste André-Georges Haudricourt à la célèbre controverse qui oppose le premier à Claude Lévi-Strauss (« Linguistique et sociologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1956). Ce dernier répondra vertement aux objections par une leçon magistrale de linguistique (*Anthropologie structurale I*, 1956) en se défendant d'avoir réduit l'anthropologie à une méthode structurale et en stigmatisant la « métaphysique de l'histoire » de ses détracteurs.

À l'instar d'autres jeunes chercheurs d'après-guerre (tels Michel Crozier ou Henri Mendras), Granai souscrit au voyage d'études dans les universités américaines (Harvard, Columbia, Minneapolis) d'où il tire en 1956 un bilan informé et critique de la psychologie sociale (dans *L'Année psychologique* au sein de laquelle il est un temps rédacteur). Sa participation active à l'Encyclopédie Clartés (1956), pour la partie anthropologique dirigée par Leroi-Gourhan, confirme son art de la vulgarisation scientifique ainsi que l'étendue de sa palette thématique. Son chapitre sur les « manifestations religieuses » illustre par exemple sa maîtrise d'un thème aussi central que problématique. Préparant une thèse d'État sur l'épistémologie des sciences de l'Homme avec Gurvitch et une thèse secondaire sur l'ethnologie des groupements de localité avec Leroi-Gourhan, Granai part en 1957 à l'Institut des hautes études de Tunis où il installera peu après la nouvelle licence de sociologie. Riche période de publications de l'auteur, notamment ses chapitres sur les techniques d'enquête et sur le langage comme fait social dans le célèbre *Traité de sociologie* en deux tomes dirigés par Gurvitch (PUF, 1959 et 1960) où sa signature voisine avec les grands noms des sciences humaines d'alors (Bastide, Braudel, Friedmann, Piaget, Stoetzell) et à venir (Balandier, LeFebvre, Mendras). Période



Dans les Cévennes, 1971



Enquête sur la vie locale de
Pierrefitte-sur-Sauldre, 1954



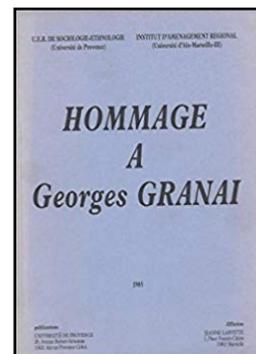
également d'inflexion disciplinaire, où l'épistémologue voit dans la sociologie le lieu privilégié d'échange entre sciences particulières (économie, démographie, technologie, ethnographie) pour la mise en relation des productions sociales avec leurs producteurs (« Le problème du changement social et la théorie sociologique », *CIS*, 1964).

Dans le cadre du redéploiement de la discipline en province, à l'instigation de Gurvitch notamment, il prend un poste de chargé d'enseignement à la faculté de lettres d'Aix-en-Provence en 1961 où il fonde la section de sociologie. En ces années 60 de structuration disciplinaire, il crée un laboratoire qui développe un ensemble de recherches sur les politiques urbaines locales, travaux financés par divers instances ministérielles puis régionales (Construction, Équipement, DATAR, OREAM, etc.). Pour avoir été un de ses étudiants après le mouvement et les réformes universitaires de 1968, je peux témoigner des méthodes de pédagogie active par lesquelles Granai a révolutionné l'enseignement de la discipline. Dès la première année, l'étudiant était engagé dans une dynamique prenante de groupe pour apprendre à rationaliser son propre devenir et à définir tout un ensemble de notions (statut, rôle, sujet, situation, autorité, pouvoir, etc.) à partir de divers procédés expérimentaux tels les jeux de rôles ou les sociodrames. Propédeutique vivante qui motivait et rendait nécessaire l'étude approfondie des auteurs canoniques (Marx, Durkheim, Weber, Mauss, Malinowski, Leenhardt, Lévi-Strauss, Aron, Merton, Bourdieu, etc.). Orateur hors pair, marchant de long en large sans notes,

Granai fascinait son public en usant d'un langage imagé et accessible pour établir la différence entre connaissance pratique et connaissance scientifique ou pour décrire les voies et moyens de la rupture critique propre à la construction de l'objet sociologique. Il semble qu'après la disparition soudaine de Gurvitch en 1965, le chercheur plein de promesses des années 50 ait abandonné son projet de thèse d'État, happé par une longue série de tâches pédagogiques, de recrutements et de direction de la recherche sur contrats. Conseiller écouté des instances locales d'aménagement et d'urbanisme, le sociologue alourdit sa charge en créant en 1969, avec des professeurs de droit et d'économie de l'Université d'Aix-Marseille, l'Institut d'aménagement régional, structure pluridisciplinaire et doctorale spécialisée (devenue aujourd'hui Institut d'aménagement et d'urbanisme régional). C'est l'époque des tentatives de développement des compétences sociologiques hors des seuls métiers d'enseignement et de recherche.

L'écart dirimant pour sa carrière entre ses fonctions professorales et son simple statut de maître-assistant par défaut de thèse engage alors Granai dans une course-poursuite à l'écriture au moment où sa santé malmenée par ses engagements multiples le rattrape avec un premier infarctus en 1976. Dans une lettre de 1978 adressée à Jean-Paul Trystram sollicité pour diriger sa thèse d'État recentrée sur la « théorie sociologique du phénomène urbain », Granai dresse l'état d'avancement de son écriture et termine ainsi par ces mots : « La sociologie est sans doute un projet scientifique, mais pour le sociologue elle est avant tout une manière de voir le monde – c'est-à-dire une poétique au sens étymologique du terme, c'est-à-

dire au sens où Orphée fait le monde quand il l'énonce », et plus loin : « Vous rappelez-vous la 'Jolie rousse' d'Apollinaire ; j'y pense sans cesse depuis ma maladie (qui a créé en moi une étrange fêlure) : 'Me voici devant tous en homme plein de sens, connaissant de la vie et de la mort ce qu'un vivant peut connaître' [...] ». Au premier matin de septembre 1981 son cœur s'est soudain arrêté dans sa maison de campagne de Monoblet. Il n'avait que 59 ans. La veille il s'était plu à lire les voyages de Montaigne.



La bibliographie établie dans le livre d'hommage de 1985 confirme qu'à partir de l'article précité sur le changement social (1964), la plume de l'auteur a désormais déserté les revues disciplinaires pour s'émettre dans les introductions de rapports contractuels d'enquête et autres écrits de littérature grise. Les éléments de rédaction mentionnés dans la lettre évoquée indiquent qu'il y aurait éventuellement matière à découverte, notamment son itinéraire de sociologue et une « histoire conjointe et séparée de la sociologie et de l'ethnologie ». Dans l'attente de prendre connaissance de ces archives personnelles, il reste que l'exceptionnel talent pédagogique de ce maître oublié a laissé des traces dans les habitus de pensée et de recherche de multiples élèves qui ont eu la chance de le côtoyer. Citons parmi ceux-ci, Danièle Bleitrach, Alain Chenu, Nicole Ramognino, Hélène Claudot-Hawad, Jean-Samuel Bordreuil ou Michel Péraldi, pour les plus connus. Sans parler des étudiants sortis de l'enceinte académique qui ont acquis grâce à lui cette compétence irremplaçable de traduction entre les langues de la science, de l'expertise et de la politique.

Monoblet, 1976



Henri RAYMOND (1921-2016)

TEMOIGNAGE

Henri Raymond exerça une grande influence sur la sociologie urbaine et sur la formation des architectes. Il regardait la société du côté des usagers et spécifiquement des habitants dans la plupart de ses travaux. Le terme d'experts bruts ou de « citoyens ordinaires » pouvant aussi être utilisé. Son autre enseignement marquant fût l'usage de l'entretien non directif à une époque où la sociologie quantitative avait traversé l'Atlantique avec P. Lazarsfeld en particulier. Ces entretiens étaient, selon lui, riches d'une parole spontanée, permettant de corriger des interprétations toutes prêtes que les questionnaires les plus subtils n'arrivent pas toujours à éviter.

Raymond n'avait pas été d'emblée du côté de la sociologie. Son parcours, quand il est devenu enseignant-chercheur, emprunte à d'autres disciplines, en particulier l'architecture et transversalement la philosophie. Sa production relativement modeste, de deux ouvrages, sept en collaboration, de huit contributions à des ouvrages collectifs, de quinze articles et de nombreux rapports et conférences le montre. Il traverse des thèmes et des champs de recherche aussi divers que l'urbain, l'architecture, le loisir et la méthodologie. Il a exploré un autre pays que la France : l'Italie à travers la Sicile où il fit après sa retraite quasiment une seconde carrière. Il dit qu'il n'a pas choisi ses objets de recherche. Les champs d'investigation arrivent par hasard.

Raymond est né en 1921. Il passe son enfance à Montargis, élève, lycéen puis instituteur. Pendant la guerre, il semble que sa mère ait rendu service à un jeune résistant, Henri Lefebvre, qui remboursera sa dette en soutenant son fils. D'autres échos disent qu'ils s'étaient rencontrés chez Béalu (en 1936). Lefebvre était alors membre du Parti communiste de cette ville. Ensuite, il fut son professeur de français en seconde. Il lisait des livres : Rabelais et Jérôme K. Jérôme. En quoi *Trois hommes dans un bateau* (1889) inspirait Lefebvre ? Les sociologues ont leurs mystères. Les romans parlent mieux que des typologies savantes. Si utilité sociologique et utilité sociale se rencontrent, l'efficacité pédagogique du romanesque surtout des auteurs « engagés » est évidente et la bibliothèque de Raymond était pleine de romans.

Après la guerre et la résistance, il retrouve Lefebvre au parti communiste où il devient son fils spirituel et fait partie de « la bande des hégéliens » avec François Châtelet, Edgar Morin, David Rousset, Robert Misrahi, Robert Francès, Tristan Tzara. Il va rester dans ce groupe « résolument contre la muraille stalinienne ». Il avait par ailleurs beaucoup fréquenté des milieux littéraires et des poètes.

Lefebvre l'avait aidé pour obtenir divers emplois dont un à Air France, puis au CNRS et enfin à la Sorbonne. Raymond devient assistant de Georges Gurvitch. Comme lui, comme Morin et Jean Duvignaud, ils défendent une sociologie qualitative. Pierre Bourdieu à cette époque est assistant de Raymond Aron et discute avec Raymond de la question du sens commun, qu'il aurait découvert grâce à lui. En 1968, il devint assistant à Nanterre. Pour devenir maître-assistant, il soutient sa thèse de 3^e cycle devant Jean Stoetzel, Roland Barthes et Lefebvre. Le sujet fût la méthode de dépouillement et d'analyse de contenu des entretiens non directifs. Il devient directeur adjoint du département. Peu à peu, il va enseigner à des architectes, cumulant ainsi les fonctions professorales à l'école d'architecture et à l'Université Nanterre. Le mot cumul était fort mal choisi, car ce fût le seul enseignant

qui consacra une partie de son salaire pour emmener ses étudiants, dont j'étais, faire un séjour d'étude. A Oliva, où nous apprenions à présenter des communications, ce qui est fort utile dans un parcours d'enseignant et au club méditerranée à Cogolin où nous observions le travail des promoteurs et leurs constructions des marinas de manière critique. Pourtant Raymond avait des amis dans les sphères du « Ghetto des Riches ».

Il soutient une thèse d'État en 1980 intitulée *L'Architecture, les aventures spatiales de la raison*, publiée en 1984. Bernard Huet, l'ayant embauché pour rédiger avec lui la réforme de l'architecture, Raymond passa doucement de la sociologie urbaine et à la sociologie de l'architecture.

Il eut un autre maître à penser : Georges Friedmann, à qui il rendra hommage dans un ouvrage avec Marion Segaud. Plus tard il rendra souvent hommage à René Lourau comme analyste de la sociologie impliquée : « *On ne peut avancer sans comprendre ce que René Lourau appelait l'implication.* » Pour

René Lourau, la sociologie est une pratique sociale parmi d'autres, nécessairement engagée dans les rapports sociaux.

Le fait que sa mère ait été modiste et ait monté une petite entreprise devenu florissante, est connu de ceux qui visitèrent Raymond rue Rambuteau. Vers les années 1990, il y exposait des chapeaux, espérant attirer les bailleurs qui voulaient le mettre dehors et à qui il voulait faire accroire qu'il s'agissait encore d'un local professionnel. Mais il ne fût jamais chapelier même si il eut plus d'un tour dans son chapeau. Comme le lapin d'Alice, il avait toujours plusieurs projets en route et la légende voulait qu'il avait chez lui une fantastique boîte à idées. Mais c'était la manière dont il arrivait à faire surgir des réflexions de nos cerveaux qui était formidable. C'était un véritable accoucheur d'idées, un mentor exceptionnel et un excellent pédagogue car il obligeait à penser, à écrire et à faire des exposés. Généreux et ayant un grand nombre d'amis, il dénichait des petits boulots pour ses étudiants qu'il aidait à survivre.



Henri Raymond avait été tout de suite impressionné par « le *Matérialisme Dialectique* ». Il en disait « c'était une sorte de resucée de la Logique de Hegel » mais en plus concret. Celui-ci nous disait Raymond, n'avait « pas poussé encore sa crise d'anti-stalinisme aigu » et il a choisi une voie de déviation interne.

Ensemble avec Lefebvre, Bernard et Nicole Haumont, ils fondent l'Institut de Sociologie Urbaine (ISU) : structure associative qui avait pour vocation de faire la recherche. Le CESOL (Centre d'études des solidarités sociales) a à voir dans ce modèle. Ils publient *Les Pavillonnaires* avec une préface de Lefebvre, où il souligne que « les entretiens non directifs vont plus profonds dans l'être humain ».

Henri Raymond fait dans les années 65 un séjour au centre de Vienne fondé par l'UNESCO, où il dirige une étude sur les budgets temps qui est paradoxalement un modèle de recherche reposant sur une méthode quantitative. A cette époque il avait déjà publié, dans la revue *Esprit* en 1959 et dans la *Revue Française de Sociologie* en 1960, un article sur le loisir au Club Méditerranée : « Hommes et Dieux à Palinuro. Observation sur une société du Loisir ». Cela l'amusait plus que la sociologie du travail, lui qui aimait tant la mer et le soleil. Le Club était pour lui une organisation désorganisée mais sympathique.

Il produisit aussi une méthode originale (ARO) : l'analyse de contenu par analyse des oppositions. L'analyse du discours en oppositions est une constante de la production langagière. Cette méthode permet de révéler la parole du sens commun. Dans l'étude des pavillonnaires, elle montre ce qui lie la structure de l'habitat et celle de la vie quotidienne. Il approfondit l'utopie pavillonnaire et le bonheur de l'usager de l'habitat individuel. Plus tard, dans : *Paroles d'habitants, une méthode d'analyse* paru en 2001, il reprend l'essentiel de cette méthode ARO. Il écrit : « la méthode ne saurait être substituée au flair des chercheurs ; non pas qu'il s'agisse de prendre le sens commun à rebours, mais parce que le « sens com-

mun » recèle dans ses formulations, de quoi exciter la curiosité. C'est cette parole du « sens commun » qu'il s'agit, non de révéler, mais d'établir sur des bases qui satisfassent l'institution sociologique et ses clients ». Et d'ajouter : « Il faudra une véritable révolution pour que ces usagers acquièrent, dans l'urbanisme, mieux dans l'urbain, les droits que personne ne leur conteste, que tout le monde veut leur accorder, leur élargir, mais qui, dans les opérations d'urbanisme où se produisent les urbanistes, leur sont systématiquement déniés. »

Selon Attila Cheyssial, architecte et sociologue, un de ses élèves fidèles, les lectures de *Tristes tropiques* (Claude Lévi-Strauss), de *Construire avec le Peuple* (Hassan Fathy) et de *L'habitat pavillonnaire* obligent à se poser la question de la validité des formes produites par l'architecte et l'urbaniste lorsqu'ils ne font que juxtaposer des fonctions limitées, ou qu'ils déclinent un catéchisme discutables d'ordres et d'injonctions. L'habitant négligeable est voué à s'expanser sur mesure comme du polystyrène jusqu'à remplir la forme exacte de son contenant : le logement.

Le mérite de Raymond a été de faire découvrir ce qu'est l'appropriation dans le logement. L'autre leçon des *Pavillonnaires*, c'est que tout espace habité mérite analyse même lorsqu'il est socialement ou idéologiquement disqualifié, ce qui était notoirement le cas des pavillons dans les années 60 et dans les grands ensembles qu'il nous faisant arpenter en 1967. Il disait : « la tâche de la sociologie de la vie quotidienne, c'est de regarder la masse ». Il écrivait aussi qu'il s'agit surtout de trouver le sens vécu de l'habitat et non le sens récité. Le langage des sociologues serait selon lui, un artefact. Il recommandait un langage clair.

Sa critique contre les sociologues est multiple : « ils voient la vie quotidienne à travers leur « détestation » : *métro, boulot, dodo...* ». Il admirait Morin pour son travail sur Plozevet : « une analyse raffinée de la manière dont les gens vivent ». Il jugeait Bourdieu, qu'il avait bien connu lors de ses années à

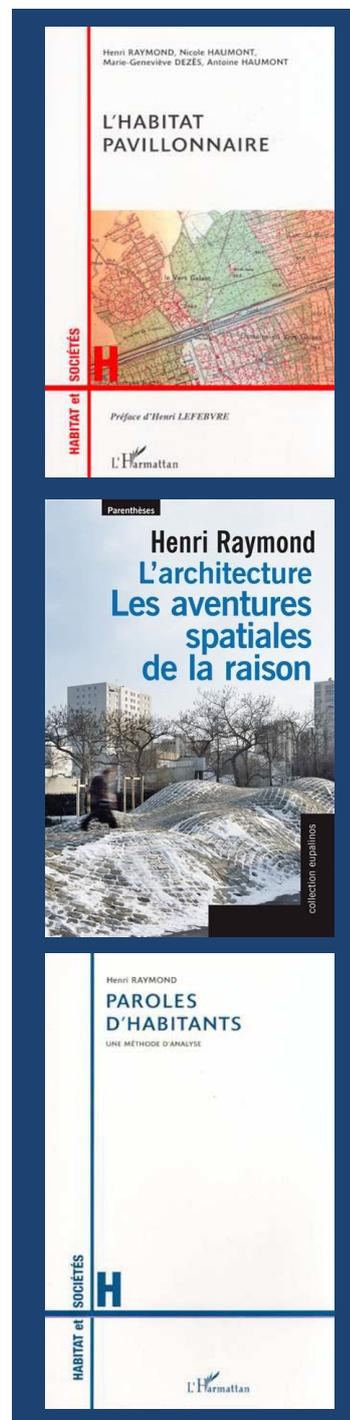
la Sorbonne : « Il intériorise ses préjugés jusqu'à les rendre scientifiques ». J'ai gardé moi-même de la lecture et de l'étude des *Pavillonnaires*, l'idée principale de l'inscription des rapports sociaux dans l'espace .

Quand Lefebvre prend sa retraite, Raymond devient professeur. Mais il reste Lefebvrien : « la vie quotidienne, l'urbain comme catégories » et l'élève de celui qui analyse la vie de tous les jours dans le monde urbain.

Raymond écrivait qu'il faut cesser de considérer l'usager comme quelqu'un qui ne comprend pas. Il faudrait que les experts s'interrogent sur leur propre ignorance. C'est l'usager qui est l'acteur social le plus important. Raymond disait que la vie quotidienne peut être dissimulée, cachée, petite, microscopique... et que le chercheur passe souvent à côté de l'essentiel parce qu'il n'a pas le courage du non sens. Il dit aussi qu'on ne peut pas parler d'histoire sans parler de son substrat « la vie quotidienne. » Pour lui la vie quotidienne était entre mystère, avec une mise en scène et des acteurs, et familiarité.

Que dire en conclusion ? sinon qu'il faut relire Raymond. Cela nous aide à comprendre la sociologie de la vie quotidienne et à faire une sociologie plus près de la parole de l'habitant, de l'usager, de l'humain.

Dan Ferrand-Bechmann





Matthieu Béra
Stéphane Dufoix
Jean-Paul Laurens
Patricia Vannier
Sébastien Zerilli

Univ. Bordeaux
Univ. Paris-Nanterre / IUF
Univ. P. Valéry, Montpellier
Univ. J. Jaurès, Toulouse
Centre M. Halbwachs, Paris

matthieu.bera@u-bordeaux.fr
stephane.dufoix92@gmail.com
jean-paul.laurens@univ-montp3.fr
patricia.vannier@univ-tlse2.fr
sebastien.zerilli@ehess.com

PORTRAIT

Certains historiens de la sociologie sont sûrs que c'est Georges Simmel qui, pour la première fois dans le monde, publia en 1908 un livre intitulé tout simplement *Sociologie*. Mais c'est une erreur. En fait, c'est de Roberty qui le fit presque trente ans plus tôt. D'abord en 1880 à Saint-Petersbourg en russe et ensuite en 1881 à Paris. Plusieurs sociologues croient que c'est Alain Tournier qui publia le premier livre sous le titre de *Sociologie de l'action* (1965). Mais c'est aussi une erreur. C'est encore de Roberty qui le fit en 1908. Certes, le nom des ouvrages n'est évidemment pas aussi important que leur contenu. Pourtant, il est intéressant de savoir qui était cet auteur, à présent presque oublié, qui donnait des titres aussi bien choisis et qui était bien connu dans la communauté sociologique qui se constituait à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles.

Roberty est né dans la province de Podolsk, au Sud de la Russie (à présent de l'Ukraine), dans la famille d'un riche propriétaire foncier de la région de Tver. Son nom de famille complet est de Roberty de Castro de la Cerda. Ses ancêtres étaient d'origine espagnole, portugaise et française et s'étaient installés en Russie au XVIII^e siècle. En 1915, il a été tué par un brigand dans le cabinet de travail de son domaine près de Tver.

Roberty a fait ses études au Lycée impérial Alexandre à Saint-Petersbourg puis aux universités de Moscou, de Heidelberg et d'Iéna où il a soutenu sa thèse de doctorat de philosophie en 1864. Il était libéral, membre du Parti des constitutionnels-démocrates (dit Kadety pour « Cadets ») et adversaire du régime autocratique. Aus-

Eugène de Roberty (1843-1915) (Evguëni Valentinovitch de Roberty de Castro de la Cerda)

si, persécuté par le pouvoir tsariste, il a passé plusieurs années en exil dans les pays de l'Europe occidentale.



Les nombreux travaux de Roberty sont parus en France aussi bien qu'en Russie. Dès 1868 il collaborait dans la revue *La philosophie positive* d'Emile Littré et Grégoire Vyrubov. Il était (avec John S. Mill) « membre étranger » de la première Société de sociologie de Paris (1872-1874) et membre de l'Institut international de sociologie dès sa fondation, dont il assura la vice-présidence en 1903. Roberty était professeur de sociologie à l'Université nouvelle de Bruxelles (1894-1907), à l'École russe des hautes études sociales de Paris (1901-1903) et à l'Institut psychoneurologique de Saint-Petersbourg de 1908 à sa mort.

Bien que partisan d'Auguste Comte, Roberty le considère cependant comme insuffisamment positiviste, et rejette son

agnosticisme de même que sa méthode « subjective ». A l'opposé de Herbert Spencer, il réduit l'« inconnaissable » à l'« inconnu » en qualifiant sa propre approche d'« hyper-positivisme » ou « néo-positivisme ».

Selon l'« hypothèse bio-sociale » qu'il a proposée, l'objet de la sociologie est la socialité, ou le « psychisme social » qui est engendré par les processus vitaux et qui se distingue du psychisme individuel. D'après lui, la sociologie est une théorie de la connaissance qui doit se substituer à la gnéologie philosophique traditionnelle. Vers la fin de sa carrière et sous l'influence de l'énergétisme de Wilhelm Ostwald, il tenait la socialité pour une des formes de l'énergie universelle.

On peut voir une certaine ressemblance entre les théories de Roberty et celles d'Emile Durkheim, ce qui a été souligné par Pitirim Sorokin dans son ouvrage bien connu *Contemporary Sociological Theories* (1928). Roberty prétendait avoir devancé Durkheim pour certaines idées, notamment en ce qui concerne la nature du social, les relations entre sociologie et psychologie et l'origine sociale de la connaissance. La manière de s'exprimer de Roberty, de même que le contenu de ses conceptions, étaient assez vagues et confuses, ce qui est devenu l'objet des critiques assez sévères de la part de certains représentants de l'« école subjective » dans la sociologie russe (Piotr Lavrov, Nikolai Karéev et d'autres). Quoi qu'il en soit, Roberty a apporté une contribution assez significative à la constitution de la sociologie en tant que connaissance de la société et discipline académique.

Alexandre Gofman